



ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 19/06/2000
Conférence 3727

LA MALADIE DE VIRGINIA WOOLF

par Régis POUGET

Dans les années 1980, Virginia WOOLF devint à la mode en FRANCE. Cette démarche portait sur l'œuvre, à coup sûr, mais aussi sur la fascination exercée sur les media par les personnes mystérieuses et hors du commun.

Sans doute aussi les crises qu'elle traversa pendant toute sa vie et sa fin dramatique ont-elles accentué ce mouvement .

Les difficultés, dans l'établissement rétrospectif d'un diagnostic sont grandes. M'étant spécialisé en qualité d'expert judiciaire en psychiatrie dans l'étude des testaments attaqués après la mort de leur auteur, j'y ai acquis une certaine prudence et, dans ce domaine au moins, beaucoup de modestie.

En totale contradiction avec ce que je viens de dire, je ferais une parenthèse pour rappeler que lors de ma description devant vous de la maladie de Robert SCHUMANN, j'avais conclu à une paralysie générale qui comme son nom ne l'indique pas n'est ni générale ni paralysie, mais dont l'origine syphilitique est bien connue.

Depuis grâce au professeur BONNET, notre collègue, j'ai appris que LORRAIN, secrétaire général de la faculté de médecine de Montpellier, ami de la famille SCHUMANN avait été étonné et avait signalé l'anomalie des pupilles chez Robert. C'est là un signe très fidèle de l'origine de sa maladie.

Revenons à notre sujet de ce jour.

Une méthode rigoureuse s'impose lorsque l'on s'attaque à un tel exercice, sous peine de ressembler à une diseuse de bonne aventure.

Les sources, comme dans l'expertise de testaments, sont sujettes à caution. Chacun des témoins ne rapporte que ce qu'il a cru voir ou entendre et surtout ce qui l'a touché ou intéressé. Les dissimulations, volontaires ou non, conscientes ou non, sont fréquentes. Les mensonges, quelle que soit l'intention qui les anime, ne sont pas rares et ont l'aspect de la vérité. Comme dans l'exploitation du renseignement, les recoupements sont nécessaires, les confrontations indispensables, de même que l'étude des événements concomitants. A tout cela doit s'ajouter la connaissance convenable et personnelle de la séméiologie médicale psychiatrique qui exclut l'utilisation d'intermédiaires plus ou moins compétents ignorants de la polysémie des signes, de leur indispensable discussion à l'intérieur d'un ensemble et de l'obligation de proscrire une interprétation isolée. Il arrive aujourd'hui que la médecine, oublieuse de son passé et de ses enseignements se fourvoie dans des certitudes dangereuses, par

manque de rigueur et de méthode, à la fois dans la recherche des signes et dans leur utilisation.

Pour Virginia WOOLF, les sources abondantes exigent encore plus de recoupements. Nous disposons :

- de son journal rédigé de 1897 à 1909 puis à partir de 1915 jusqu'à sa mort en 1941. Nous utiliserons son contenu, ce qu'il cache, ce qu'il omet et les vides significatifs qui le jalonnent.

- de ses lettres qui sont d'utilisation plus subtile en raison des sous entendus, des allusions à des faits connus du seul auteur et de son destinataire ou plus simplement à des événements importants pour eux deux, mais que l'histoire n'a pas retenus, nous privant de toute possibilité de comprendre.

- de l'autobiographie de son mari Léonard WOOLF qui fut son mari, son mentor - on a parlé de Pygmalion-, son infirmier, son éditeur et son protecteur, autant qu'il le put, contre la maladie et ses angoisses.

- de sa biographie rédigée par son neveu Quentin BELL longtemps après sa mort, en accord avec Léonard WOOLF.

Quant à ce qu'il est possible de déduire de l'œuvre elle-même, une double prudence est de rigueur. Il est très difficile d'extraire d'une oeuvre littéraire des éléments pour étudier la personnalité de l'auteur. Entre l'imagination, les fantasmes et la réalité, la séparation est presque impossible. Les artistes savent si bien amalgamer le tout que l'écheveau est inextricable.

Malgré ces embûches et ces chausse-trappes et après toutes ces précautions oratoires, commençons,

L'ENTOURAGE FAMILIAL

Virginia STEPHENS est née à LONDRES le 25 janvier 1882 dans une famille que Quentin BELL situe dans la couche inférieure de la haute bourgeoisie. Il s'agit là d'une appréciation qui porte sur la situation de fortune. Léonard WOOLF était plus précis en écrivant "que l'effondrement du ciel et de la justice aurait précédé nécessairement celui du compte en banque des STEPHENS"

Pourtant leur train de vie restait raisonnable, bien que l'entretien de leur maison londonienne à KENSINGTON n'exigeât pas moins de sept domestiques.

Si l'on envisage la situation à l'échelle de la culture, le niveau de la famille était très supérieur. Une partie du Londres cultivé fréquentait assidûment leur salon. Citons au hasard : MEREDITH, Henri JAMES, BURNE-JONE, WATTS, hôtes habituels et intimes qui entretenaient autour de la jeune Virginia un bain de culture.

Son père, Leslie STEPHENS, né en 1832 était âgé de 50 ans à sa naissance. Sa forte personnalité dominait sa famille. Destiné à l'enseignement au Tinity Hall de CAMBRIDGE, il avait dû, pour y parvenir prendre les ordres à l'âge de 27 ans. Trois ans plus tard, par honnêteté, il avait donné, non sans courage, sa démission en raison de son agnosticisme. Journaliste, par conviction politique il soutient contre l'opinion générale la cause fédérale américaine, puis se consacre à la critique littéraire qui lui assure jusqu'à la fin de sa vie une réputation solide d'intellectuel. Il était également un sportif de bon niveau. N'avait-il pas ouvert dans les Alpes des voies d'escalade. Marié en première noce à une fille de Thackeray, il en avait eu une fille Laura qui se révéla mentalement anormale. Leslie avait rapproché cet état de la maladie de sa belle-mère,

épouse de THACKERAY qui mourut dans un asile. Son épouse Minny meurt au cours d'une seconde grossesse.

Trois ans plus tard, il se remarie avec Julia qui sera la mère de Virginia.

Julia avait 42 ans à la naissance de Virginia. Elle est décrite comme une femme d'une grande beauté. Elle a posé pour BURNES-JONES. Mariée à Herbert DUCKFORD qui mourut jeune en 1870. à l'âge de 24 ans, elle avait eu de lui trois enfants : Georges, Stella et Gérald, qui comptèrent beaucoup dans l'enfance de Virginia. Huit ans plus tard, elle épousa Leslie STEPHENS. De cette union, naquirent successivement une fille Vanessa en 1879, un fils Thoby en 1880, Virginia en 1882 et un dernier fils Adrian en 1883. Elle était le centre de la vie familiale, toujours rayonnante, chaleureuse dans sa manière d'accueillir, sensible et omniprésente. Virginia la fera revivre sous les traits de Mrs RAMSAY.

Aucun antécédent familial psychiatrique n'est noté.

Dans l'enfance de Virginia, la vie de famille se déroule paisiblement entre la maison de Londres pendant l'hiver et à la baie de SAINT IVES en Cornouailles pendant les vacances d'été dans une vaste demeure appelée Talland House qui apparaît dans plusieurs romans : "Mrs Dalloway", "La Chambre de Jacob" et "La Promenade au Phare". C'est là, que Virginia apprit à nager et devint une bonne nageuse. La chose n'est pas sans importance.

Vanessa, Thoby et elle forment dans la famille un ensemble très soudé par une grande connivence qui devait durer toute leur vie.

A l'âge de neuf ans, Virginia commence la rédaction d'un journal à l'usage de la famille qui s'intitulera "Hyde Park Gate News", qui paraît régulièrement jusqu'à la mort de Julia en 1895. Nous n'en avons connaissance qu'à travers ce que Quentin BELL en rapporte.

On mentionne habituellement les attouchements dont elle aurait été victime de la part de son demi-frère Georges quand elle avait six ans. Le fait est peut être exact, mais notre expérience de psychothérapeute nous a montré que très souvent les patients rapportent de tels faits ou même un viol, hétéro ou homosexuel, dont la suite du travail psychothérapique révèle qu'il s'agissait d'un fantasme.

LES CRISES

En 1895, Julia meurt à l'âge de 55 ans. Même si Virginia parle plus tard d'un gouffre qui ce jour-là s'est ouvert sous ses pieds, on est surpris par le ton d'indifférence affective avec lequel elle exprime ce sentiment. Il en est ainsi le jour même de la mort de sa mère où il lui semble entrevoir un homme assis près du lit.

Dans les semaines qui suivent, elle éprouve des sensations étranges. Quentin BEILL date les faits de 1895. Il écrit : "la première dépression, je ne sais pas trop comment on doit l'appeler, dut se produire très peu de temps après la mort de sa mère." Il ajoute : "Elle sut dès lors qu'elle avait été folle et qu'elle pourrait l'être de nouveau."

C'est à cette époque que George a envers elle et Vanessa une attitude équivoque qui dépasse les attentions d'un demi-frère prévenant.

Elle en ressentira un profond mépris pour George et se vengera par un portrait au scalpel qu'elle fit dans un article écrit bien plus tard pour le Memoir Club. Cependant, la version de Quentin BELL est en partie contredite par le journal de

Virginia de cette époque où George apparaît sous des traits agréables et par les lettres qu'elle lui adresse qui sont affectueuses enjouées.

Le 22 février 1904, Leslie STEPHENS meurt d'un cancer. Virginia écrit beaucoup, se tient à l'écart des siens, se montre irritable et vite fatiguée. Au cours d'un voyage en Italie elle se plaint de céphalées tandis que son état d'excitation s'aggrave. A son retour à Londres le 9 mai 1904, selon Quentin BELL, elle savait à peine ce qu'elle disait ou faisait.. Les cauchemars viennent troubler son sommeil. Elle manifeste de la défiance envers sa sœur Vanessa et des regrets de son père d'une manière excessive. Les trois infirmières engagées pour la surveiller deviennent pour elle des monstres. Elle entend des voix qui la poussent à accomplir certains actes, et, attribuant à la nourriture ces phénomènes, refuse de s'alimenter. Hébergée avec ses infirmières par son amie Violet, elle fait une tentative de suicide, la première, en se précipitant par la fenêtre. Par chance il n'en résulte pas grand dommage mais elle entend les oiseaux chanter en grec et le roi Edouard VII tenir dans le jardin des propos orduriers.

La crise dure jusqu'au mois de septembre 1904. où elle peut revenir vivre avec Vanessa mais avec une activité limitée. Une infirmière s'occupe d'elle ; elle n'est autorisée qu'à jouer un peu au tennis, faire de courtes promenades, un peu de latin et à rédiger quelques lettres.

Elle-même, évoquant plus tard cet épisode dans une lettre à Violet le 10 novembre 1904 écrit : "J'écrivais alors pour me prouver qu'il n'y avait en moi rien d'anormal, je commençais à craindre que ce ne fut pas le cas."

A Noël de la même année, dans la maison louée avec ses frères et ses soeurs, elle écrit de belles pages sur la lumière de l'hiver et sur la neige. Son premier article paraît le 14 décembre dans le "Guardian". au début de 1905, son médecin, le docteur SAVAGE, la déclare guérie.

Dans le calme de années qui suivent, se crée ce que la postérité appellera le groupe de BLOOMBURY. Ce quartier de Londres, moins élégant que celui habité précédemment par la famille STEPHENS, était devenu celui de la nouvelle résidence des enfants. Là se réunissaient des intellectuels, pour la plupart connus par Thoby à CAMBRIDGE, quelquefois un peu suffisants et imbus de leur personne et dont les discussions se prolongeaient tard dans la nuit. On a voulu voir en eux l'équivalent de la NRF à Paris. Sans réel programme, sans action commune, sans manifeste, sans organe de presse, sans diffusion, et sans leader, ce groupe n'eut en fait jamais la structure de cette dernière. Pourtant, ils étaient brillants et la plupart devinrent célèbres. Maynard KEYNES, Lytton STRACHEY, Roger FRY qui fit connaître à la Grande Bretagne MATISSE et PICASSO en furent le plus connus.

Ce phénomène d'une association d'anciens des universités prestigieuses, nous le retrouverons un demi siècle plus tard, mais il s'agira alors d'un des plus fameux et des plus dangereux réseau d'espionnage au profit de l'URSS.

De 1905 à 1907 Virginia enseigne à Morley College qui prodigue à des travailleurs un enseignement après leur journée de travail. Certes elle partage les idées dites progressistes de ses amis, mais la classe ouvrière, malgré les efforts qu'elle fera pour la comprendre, lui sera toujours étrangère. Elle appartient viscéralement à une autre caste, imbue d'elle même et fermée sur elle-même.

Cette attitude, il est difficile de ne la reprocher qu'à Virginia. Dans les années d'après la première guerre mondiale, les intellectuels dans leur ensemble couvrirent de leur autorité les crimes staliniens et la plupart ne s'en sont jamais repentis. A quelques

exceptions près, Il leur était plus habituels d'exprimer des idées généreuses que de s'efforcer de les appliquer.

Le 20 décembre 1906 Thoby, le frère aimé, entouré d'une aura que lui valaient ses études à CAMBRIDGE et ses succès sportifs, meurt d'une fièvre typhoïde.

En 1907, Walter HEADLAM, helléniste, plus âgé qu'elle de 17 ans qui avait autrefois fréquenté la maison STEPHENS, la demande en mariage. D'après Quentin BELL, il s'intéressait plutôt aux petites filles. Sa mort en 1908 met fin à ce projet.

C'est aussi en 1907 qu'elle commence à écrire *Réminiscences* et qu'elle rend visite à Henry JAMMES dont les opinions sur la littérature lui paraissent d'un autre âge. A la fin de l'année elle commence la rédaction de son premier roman qui paraîtra sous le titre "La Traversée des Apparences". A cette époque elle réalise avec son beau-frère Clive BELL, le mari de Vanessa, ce qui a été appelé "un long flirt".

Une autre demande en mariage est acceptée. Elle est le fait d'un ami de son frère Thoby Lytton STRACEY qui reprend rapidement sa parole. Brillant intellectuel, il était surtout connu pour son homosexualité.

Virginia voyage en 1909 en Italie à deux reprises, à Bayreuth pour le festival, à Dresde avec sa sœur et son beau-frère. A son retour à Londres, elle fréquente la bonne société à l'invitation de Lady MORREL et participe à des soirées brillantes. Ses amis et elle, en 1910, mettent au point ce qui a été appelé "la mystification du dreadnought". Imaginant une visite de l'empereur d'Abyssinie et de sa suite, ils avaient obtenu la visite d'une des unités les plus modernes de la Royal Navy. Virginia qui avait noirci sa peau et couvert sa tête d'un turban, faisait partie de la cour impériale. L'événement dont on se demande comment une aussi grossière farce avait pu tromper les autorités policières et militaires pourtant habituellement sourcilleuses, révélé par la presse qui s'en régala, fut l'objet d'une interpellation à l'austère Chambre des Communes.

En mars 1910 apparaissent les premiers signes d'une nouvelle crise qui est l'objet des mêmes prescriptions que les autres de la part du docteur SAVAGE : repos, calme, emploi du temps régulier. La crise traîne accompagnée de céphalées, d'irritabilité, d'insomnie et de refus d'alimentation. Un séjour à la maison de santé de TWICKENHAM est proposé devant l'échec du traitement. Elle y séjourne du 30 juin au 10 août 1910. Au repos au lit dans l'obscurité est associé un isolement contrôlé. La malade s'y révèle insupportable, oscillant du désespoir à l'excitation euphorique et réagissant vivement aux rappels au règlement. Au mois d'octobre 1910, elle revient chez elle. La crise durait depuis le mois d'avril .

A partir de 1911 elle fréquente de manière régulière Léonard WOOLF, un ancien ami de son frère Thoby. Il la demande en mariage le 11 janvier 1912. Elle réfléchit, mais rapidement subit une rechute et doit à nouveau entrer à la maison de santé de TWICKENHAM. où les visites de Léonard lui sont interdites.

A sa sortie, ils se revoient souvent Léonard, attentionné et délicat, fasciné par le talent de Virginia, homme solide qui avait travaillé pendant sept ans à CEYLAN, finit par se faire admettre. Ne ressentant pour lui ni amour ni désir, elle en parle avec lui et le 29 mai 1912 lui dit qu'elle accepte. Le mariage a lieu le 10 août. Ils voyagent en France, en Espagne et en Italie. L'absence de goût pour les relations intimes est chez elle alors manifeste. Le couple semble s'en être accommodé. Pendant trente ans leur entente fut, apparemment, parfaite. Pourtant en 1918, le 12 août, Virginia écrit dans son journal : "je crois que c'est à peu près notre anniversaire de mariage il y a six ans".

De 1912 à 1915 s'étale une longue période de troubles psychiques.

Au printemps 1913 Virginia reste secouée d'accès d'angoisse, d'insomnie et de céphalées. Léonard après consultation du docteur SAVAGE et de trois autres médecins aux avis bien entendu différents décida et convainquit son épouse qu'ils n'auraient pas d'enfant. La crise s'aggravant, elle retourne à TWICKENHAM du 25 juillet au 11 août 1913. Elle écrit à son mari au crayon et d'une écriture tremblante selon Quentin BELL. Elle se plaint que tout lui paraît froid et irréel. Tantôt elle récrimine contre Léonard, tantôt se montre accablée de culpabilité à son égard et de détresse.

Lors des vacances qui suivirent sa sortie, elle dort mal, mange avec réticence, prétend que les gens autour d'elle se moquent d'elle. Pendant le retour à Londres, Léonard craignait en permanence de la voir se jeter du train.

A la suite de la consultation du docteur HEAD spécialiste des maladies nerveuses, elle absorbe une dose de véronal telle que seul un lavage d'estomac la sauvera de la mort. Dans les semaines qui suivent, elle reste immobile, silencieuse, ne répond pas à son entourage et refuse de s'alimenter. Seul son mari, arrive avec patience à lui faire accepter quelques cuillerées d'aliments au cours de repas qui durent deux heures.

En 1915, elle reprend la rédaction d'un journal. La moindre chose est sujet d'inquiétude, de céphalées et d'insomnie. Le journal s'interrompt le 15 février 1915. Une rechute survient brutalement, selon Léonard "sans forme d'avertissement". elle devient excitée et angoissée à la fois, parlant à tort et à travers d'une manière incohérente jusqu'au charabia, continuellement pendant deux jours, puis elle entre dans une phase suicidaire telle que quatre infirmières aliénistes furent embauchées pour la surveiller. elle manifestait de l'agressivité contre son mari. Le retour à la normale se fait attendre.

En juin des progrès sont constatés mais son caractère a changé. Elle est devenue désagréable d'une manière délibérée. Le 11 novembre 1911 elle peut se passer de la dernière infirmière. L'épisode est terminé.

Les années suivantes sont favorables. Elle devient un écrivain célèbre dont Léonard en qualité d'éditeur publie les livres. Autour d'eux une vie intellectuelle active s'organise. Léonard, réformé par l'armée, n'est pas mobilisé en 1914.

Elle rencontre Vita SACKVILLE-WEST, d'un milieu aristocratique et reprend une activité de journaliste.

A la fin de 1916 elle fait la connaissance de Catherine MANSFIELD qui la fascine par son caractère énigmatique, insaisissable et indépendant. Pourtant sa vulgarité intolérable l'irrite. L'une des biographes de Katerine se demande si elle s'est rendu compte de l'attachement à son égard de Virginia.

De 1916 à 1921 elle traverse des années plus favorables à son état de santé. On ne peut pas ne pas évoquer à ce propos, l'influence heureuse sur cet état de sa liaison avec Vita.

En 1918 elle termine "Nuit et Jour" et écrit une nouvelle "Kew Gardens".

En juin 1919 cependant, à la suite d'une banale dispute avec Vanessa, elle achète sur le champ une maison près d'ASHEHAM qui représentait une dépense inconsidérée et irréfléchie, sans prendre l'avis de son mari, maison qu'ils n'occupèrent jamais.

A la fin de l'année son ouvrage "Nuit et Jour" reçoit de la critique un accueil élogieux. Seule Katerine MANSFIELD manifeste dans un article perfide une opinion particulièrement défavorable qu'elle rétractera verbalement un peu plus tard.

En 1920 elle écrit avec facilité "La Chambre de Jacob" dont les derniers chapitres lui causent de l'angoisse et qu'elle ne termine que le 4 novembre 1921.

En 1921 son journal au cours de l'année traduit la variation rapide et fréquente de son l'humeur. Le 10 juin un nouvel accès survient qui dure jusqu'au 8 août où elle reprend son journal. Elle pense à rédiger un testament. L'angoisse est considérable et provoque de l'insomnie. Elle reste alitée pendant plusieurs mois et ne reçoit personne.

Le 12 janvier 1922 Virginia apprend la mort de Katerine en France, Une hémoptysie foudroyante avait mis fin à une tuberculose pulmonaire que l'intéressée avait soignée à sa façon dans un ancien couvent glacial occupé par une secte.

En 1924 le couple retourne vivre à Londres. L'immeuble situé au 52 Tavistock Square a été détruit depuis par les bombardements allemands de la guerre de 1940. Virginia qui dès l'année précédente avait perçu l'attirance que Vita avait pour elle, la retrouve. Leur correspondance ne laisse aucun doute sur le type de leur relation. Pour des raisons que l'on comprend, Léonard, n'y fait jamais allusion et Quentin BELL la réduit à un simple écart de conduite, minimisant le rôle de Vita. Virginia trouvera pourtant dans cette relation qui lui découvre le plaisir des sens un épanouissement et une certaine stabilité.

En 1925, nouvelle crise au mois d'août provoquant six semaines d'alitement. Cette période correspond au départ de Vita pour la Perse où son mari diplomate de carrière était nommé.

Les années suivantes voient le succès de Virginia écrivain se confirmer

En 1936 survient un accès particulièrement grave que Léonard, comme Virginia compareront à celui de 1915. Elle ressent un sentiment d'échec, accompagné de désespoir, de doutes torturants. Le journal s'interrompt d'avril à octobre.

Paradoxalement la période de l'immédiat avant guerre et du début de la guerre sont relativement calmes pour elle jusqu'en 1941.

LA FIN

Vers le milieu du mois de janvier 1941, à leur retour à ASHEHAM, des troubles graves apparaissent qui inquiètent Léonard. La crise a un aspect aussi soudain que brutal comme lors de la crise la plus grave qu'elle ait traversée, celle de 1915. Elle écrit dans son journal : "Cette lame de désespoir ne réussira pas, je le jure, à m'engloutir".

Pourtant le 11 février, son état s'était suffisamment amélioré pour qu'ils fassent un voyage à CAMBRIDGE, qu'elle apprécie. Elle peut recevoir des visiteurs dont Vita. Le 26 février elle termine son dernier livre et l'intitule "Entre les Actes".

Le 18 mars elle rentre trempée et agitée d'une promenade dans la campagne sous une forte pluie. Elle explique qu'elle est tombée dans un fossé, ce qui n'éveille pas les soupçons de son mari qui dira plus tard avoir ressenti "un sentiment de malaise désespéré"

Le 20 mars, un jeudi, Vanessa lui rendant visite est effrayée par son état et lui demande dans la lettre qu'elle lui écrit une fois revenue chez elle de recevoir des soins.

Virginia lui répond une lettre d'adieu sans date, portant le seul jour : dimanche.

Le 24 mars elle va un peu mieux.

Le 26 mars Léonard la sentant à la limite du suicide, décide de consulter le docteur Octavia WILBERFORCE à BRIGHTON. Virginia accepte. Ils s'y rendent le lendemain. Elle a avec le médecin un très long entretien.

Le vendredi 28 mars vers onze heures du matin, elle écrit dans une petite pièce au bout du jardin où elle travaillait habituellement quand elle écrivait ses livres. C'est là que Léonard la voit pour la dernière fois. Sans doute était-elle occupée à lui écrire sa lettre d'adieu. Elle entra dans la maison et s'occupa à dépoussiérer des livres avec une de leurs domestiques LOUIE qui a raconté la scène. Peu après, elle cessa de travailler et sortit.

A treize heures, Léonard ne la trouvant pas au moment du repas, la cherche en vain dans la maison puis dans le jardin. Dans le salon elle a laissé deux lettres : une pour Vanessa et l'autre pour lui.

Courant jusqu'à la rivière, il ne trouve que sa canne sur la rive. Trois semaines plus tard, des enfants jouant sur la berge aperçoivent le corps près de la rive opposée. Bonne nageuse, elle avait prévu de mettre une pierre dans la poche de son manteau. Comme elle l'avait souhaité, son corps fut incinéré.

L'hypothèse selon laquelle le 18 mars aurait eu lieu une tentative de suicide manquée est confortée par les dates des autres lettres d'adieu qu'elle avait laissées pour des proches et qui portent "mardi". Le suicide eut lieu le vendredi 28. Le 18 mars était bien un mardi. Il semblerait ainsi que le suicide ait été préparé longuement et minutieusement ne soit pas un acte impulsif et irraisonné.

QUELLE ETAIT CETTE MALADIE ?

Le fait même de la maladie peut difficilement être contesté. Entre l'âge de 13 ans date de la première crise et la mort à l'âge de 59 ans, à peu d'exception près chaque année a vu une crise, si l'on excepte la période entre 1905 et 1910. A plusieurs reprises elle dut être hospitalisée dans ce qu'il était convenu de nommer "une maison de santé". En dehors de ces hospitalisations, elle a fait l'objet de soins et de surveillance par des infirmières à son propre domicile. Elle écrit en 1912 à KA COX : "C'était un accès de ma maladie habituelle, vous savez, dans la tête." (Lettre n°602). Les crises les plus fortes se produisirent en 1910, 1913, 1921, 1925, 1936 et bien entendu, la dernière en 1941.

Quels étaient les signes et les symptômes de ces crises ?

La prudence, répétons-le, s'impose. Nous ne disposons pas de témoignage médical pour savoir si les termes utilisés sont identiques aux termes que nous utilisons nous-mêmes de nos jours. Il est quand même possible d'en extraire des éléments précis. Notons :

1- La soudaineté des crises qui succèdent à un incident apparent le plus souvent anodin, après de courts prodromes toujours identiques : céphalées vives, fatigue et incapacité de concentration intellectuelle. Trois sources concordent : son journal , le témoignage de Léonard et celui de Quentin BELL.. Dans son journal elle

décrit ses difficultés et ses impressions bizarres. Quand la crise dure, le journal s'interrompt.

2- Leur répétition d'une manière identique .

3- Un premier ensemble de symptômes et de signes. On retrouve de la tristesse, une absence de goût d'entreprendre allant jusqu'à l'incurie, une anxiété massive, une tendance à l'isolement, une perte de l'appétit et une insomnie persistante pouvant durer plusieurs nuits, une dépréciation d'elle-même, et, bien que souvent cachées soit par elle soit par l'entourage, des idées de suicide et quelques passages à l'acte suicidaire très sérieux. Le premier connu s'est produit quand elle avait 22 ans. Elle y fait quelques brèves allusions dans son journal le 17 août 1938, le 3 mai 1940 et le 9 juin 1940.

4- Un deuxième ensemble constitué par un état d'excitation, une humeur variable, des cris, des propos vifs et blessants, de l'agressivité, des actes inconsidérés tels que se promener dévêtue dans le parc de la clinique, ou acheter, sans raison subitement et sans en parler à son mari une maison qu'ils ne pourront jamais habiter.

5- Un troisième ensemble comprend des signes inconstants de l'ordre du délire. Plusieurs fois elle se montre méfiante, se sentant l'objet de la moquerie des autres, persécutée par ses proches qu'elle accuse de comploter contre elle. Elle a eu aussi des hallucinations. Parmi les plus caractéristiques relevons à la mort de sa mère le sentiment qu'un homme est assis dans la chambre et, en 1904 l'épisode où elle entendait les oiseaux chanter en grec et le roi Edouard VII tenir dans le jardin des propos orduriers.

6- L'alternance au cours des crises de périodes de rémission de rechutes

7- L'âge de début précoce : en 1895 elle était âgée de 13 ans.

8- Entre les crises le retour à l'état antérieur. Elle a pu, pendant des années avoir une production littéraire intense, donner à la littérature quelques chefs d'oeuvres et y occuper une place incontestée de son vivant. Elle menait une vie sociale et mondaine aisée où les facettes de sa grande culture brillaient à l'instar de son esprit vif. Elle voyageait beaucoup, écrivait des articles et des lettres, recevait des visiteurs, sans oublier sa liaison avec Vita qui lui a apporté un certain équilibre et lui a procuré des années heureuses. Leur liaison a fait l'objet d'une correspondance abondante et sans équivoque sur sa nature.

Il s'agissait bien de crises représentant des ruptures dans son existence et non d'une maladie chronique altérant la personnalité. La sienne ne se signale pas par des traits différents de ceux des individus de sa classe culturelle ou sociale et de son époque.

Nous avons noté un certain détachement affectif pour ce qui concerne des êtres qui évoluent hors de son cénacle. Elle a quelques lignes pour déplorer la montée de l'intolérance en Allemagne qui ne l'empêchent pas d'y faire un voyage avec la recommandation du prince BISMARCK, délivrée à l'ambassade d'Allemagne à Londres Elle regrette la guerre civile espagnole dans laquelle son neveu Julian, fils de Vanessa, était engagé et où il mourra devant MADRID mais elle ne s'engage d'aucune manière. Cette attitude lui sera reprochée

Quant aux procès staliniens, ils sont tout juste mentionnés dans ce même journal.

Comme beaucoup de ses compatriotes elle fait le gros dos en 1938 devant la menace pourtant évidente pour les esprits un peu lucides, Les autres méritèrent l'apostrophe de CHURCHILL "Entre le déshonneur et la guerre, vous avez choisi le

déshonneur, Vous avez le déshonneur et vous aurez la guerre." Il eurent en plus "le sang, la sueur et les larmes."

La guerre la préoccupe surtout après juin 1940. Le sort de la France où elle avait fait de fréquents séjours et dont elle admirait MONTAIGNE, ne lui tire que quelques lignes brèves. Elle qui fréquente la haute société londonienne paraît n'avoir rien su de la FRANCE LIBRE. Pourtant Ralph Follet Wigram qui fréquentait assidûment la maison des WOOLF en qualité d'ami du couple appartenait pourtant au Foreign Office dont le chef était un ami de la France.

En septembre 1940 a lieu une réunion du Memoir Club à Charleston. Ce club, qui rassemblait des anciens de BLOOMBURY se réunissait régulièrement depuis 1920. A tour de rôle, chacun lisait un texte qu'il avait écrit, le plus souvent autobiographique. Stephen SPENDER, qui avait connu les WOOLF vers 1930, voyait en eux et en leur entourage "Un cénacle privilégié, occupé aux plus exquises tâches dans un monde en ébullition" Il ajoutait : "Ils ressemblaient à ces cercles d'amis qui, à l'époque de la peste florentine, s'étaient retirés à la campagne pour se raconter des histoires de Boccace."

De cette réunion de septembre 1940 Virginia rapporte dans son journal : "Nous étions assis au soleil. Il faisait chaud. Les pommes rouges pendaient des arbres. Pas un bruit."

Pendant ce temps, les bombes allemandes tombaient sur le sol de l'Angleterre et les aviateurs de la Royal Air Force s'épuisaient à faire face aux chasseurs ennemis.

Elle a eu la chance de rencontrer trois grands auteurs du siècle. Il ne lui en est pas resté grand chose. Avec Katerine MANSFIELD les relations alternèrent entre le conflit et la séduction mutuelle, Elle n'a eu qu'un entretien sans lendemain avec Marguerite YOURCENAR, la traductrice de son livre "Les Vagues" le 22 février 1937 . Elle en oublie aussitôt le nom et lui donne dans son journal les attributs de "française travailleuse" ou de "la traductrice". Sa traductrice fit d'elle au contraire un portrait enjolivé en tête de sa traduction. Enfin André MALRAUX qu'elle rencontre en mars 1935 figure sous l'appellation "un certain André MALRAUX". Il était venu à Londres essayer d'organiser un congrès international des écrivains pour la défense de la culture. Le thème n'inspira pas Virginia de sympathie et elle n'engagea ni son coeur, ni sa plume, ni sa bourse.

Sigmund FREUD au sommet de sa gloire, que Léonard avait publié, fut honoré d'une visite. Elle le qualifie de "très vieux brasier qui s'éteint". Ce manque d'égards et de compassion pour un homme persécuté qui a dû fuir son pays et qui est atteint d'un cancer douloureux choque. Il lui offrira à son départ un fleur de son jardin. C'était un narcisse.

Ce narcissisme et un snobisme certain de Virginia WOOLF se retrouve chez beaucoup d'intellectuels ou présumés tels qui évoluent dans des cénacles fermés et ne lui est donc pas particulier. Elle refusa les honneurs qui lui étaient proposés, ce qui devint trente ans plus tard une mode. Il n'y manque pas même l'homosexualité pratiquée sans retenue dans le milieu qu'elle fréquentait.

POUVONS-NOUS EMETTRE UN AVIS DIAGNOSTIQUE ?

Ecartée une atteinte grave de la personnalité, d'allure psychotique chronique pour les raisons que nous venons d'évoquer, que nous reste-t-il ?

Un état névrotique se termine quelquefois par un suicide mais il s'agit d'appels et non de désir de destruction. Il existait bien chez elle une dépendance affective, mais nulle part ne se retrouve une recherche de bénéfices secondaires. La souffrance éprouvée dans les crises et hors des crises n'a rien de théâtral ou de spectaculaire. Au contraire, pour son entourage et même dans son journal, elle minimise ses symptômes.

Il faut donc se rallier au diagnostic de manie-mélancolie dans laquelle on retrouve l'alternance d'états dépressifs et d'états d'excitation. Les premiers sont marqués par le trépied : inhibition, tristesse, douleur morale. Les seconds par l'excitation intellectuelle et motrice, la logorrhée, l'euphorie, avec ses conséquences que sont les achats inconsidérés. Entre les crises le sujet retrouve l'intégralité de ses moyens. Les éléments délirants peuvent figurer dans les deux tableaux cliniques.

Parmi les signes de douleur morale mélancolique il est commun de rencontrer les regrets, les remords, les sentiments d'échec, d'inutilité, d'incompétence et parfois d'incurabilité. Leur conséquence en est le suicide et ses tentatives. Ils figurent à peu près tous parmi ce que nous en rapportent les différentes sources que nous avons indiquées au début de notre propos. Rappelons sa dernière lettre à Vanessa sa sœur : "Tu ne peux savoir à quel point j'ai aimé ta lettre. Mais je sens que j'ai été trop loin cette fois pour pouvoir revenir en arrière. Je suis maintenant certaine que je redeviens folle. C'est exactement comme le première fois, j'entends des voix sans cesse et je sais que je ne pourrai m'en sortir maintenant.." et qui se termine : "j'ai lutté mais je ne peux plus."

Virginia STEPHENS-WOOLF semble bien avoir été atteinte de ce qu'il est convenu d'appeler une psychose maniaco-dépressive à forme mixte mais à prédominance mélancolique assortie d'idées délirantes lors des accès.

Notre CONCLUSION sera que si la maladie mentale maniaco-dépressive n'empêche pas le talent ou le génie de se manifester et de s'exprimer, elle ne le crée pas.

Couvrons du manteau de NESSUS la vie privée de cette femme qui souffrit, aima, vécut et mourut, connut même des moments de bonheur et qui laisse une oeuvre de qualité parmi les auteurs de langue anglaise du premier milieu de ce siècle. Que ses cendres reposent en paix.

OUVRAGES CONSULTÉS

BELL, Quentin (1973) Virginia WOOLF Biographie, Tome 1 (1882-1912) Stock, Paris.

BELL, Quentin (1974) Virginia WOOLF Biographie, Tome 2 (1812-1941) Stock. Paris.

FELIX Claude-Alain (1993) Une Etude sur la Personnalité de Virginia WOOLF. Thèse Médecine ,Montpellier.

FORRESTER V. (1984) Virginia WOOLF - Editions de l'Equinoxe, Paris.

WOOLF L (1992) Letters B Loomsbury Publishing Ltd, Londres.

PRINCIPALES OEUVRES DE VIRGINIA WOOLF

- La Traversée des Apparences (1977) Flammarion. Paris.

- Nuit et Jour (1985) Flammarion Paris.

- La Chambre de Jacob (1973) Stock. Paris.

- Mrs Dalloway (1973) Stock. Paris.
- La Promenade au Phare (1973) Stock. Paris
- Orlando (1974) Stock Paris.
- Les Vagues (1974) Stock Paris.
- Les huit tomes du JOURNAL édités chez Stock Paris entre 1981 et 1990
- La Correspondance éditée par Hogard Press à Londres entre 1975 et 1980